Document generated on 10/19/2024 2:44 p.m.

**24 images**

24 iMAGES

# Ne tuons pas la beauté du monde
## *Timbuktu* d'Abderrahmane Sissako

Gérard Grugeau

Number 172, June–July 2015

URI: https://id.erudit.org/iderudit/78128ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Grugeau, G. (2015). Review of [Ne tuons pas la beauté du monde / *Timbuktu* d'Abderrahmane Sissako]. *24 images*, (172), 62–63.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# Ne tuons pas la beauté du monde

**par Gérard Grugeau**

***Timbuktu*** d'Abderrahmane Sissako

Rares sont les œuvres collées à ce point à une actualité brûlante : celle des attaques terroristes et des exactions djihadistes savamment mises en scène par leurs auteurs afin de créer en Occident un sentiment d'insécurité aussi profond qu'insidieux. Sentiment qui sert évidemment certains intérêts politiques que les éléments les plus réactionnaires de nos sociétés ne se privent pas de récupérer à leur profit. Une polémique a éclaté ces derniers mois reprochant à Sissako ses liens avec le pouvoir militaire mauritanien auprès de qui le cinéaste agit à titre de conseiller culturel. Or, si l'œuvre a été filmée en Mauritanie avec le soutien de l'État, c'est avant tout parce que la vraie ville de Tombouctou, sise au nord du Mali, n'était pas suffisamment sûre après l'intervention française de 2013 pour assurer une production sans risques. Pas vraiment de quoi taxer le film de tiédeur à l'égard des djihadistes, comme plusieurs l'ont fait. ***Timbuktu*** est sans équivoque. Il s'agit d'une œuvre de résistance à la beauté irradiante et à la force tranquille qui affirme haut et fort que l'humain doit rester au cœur de l'art pour faire rempart à tous les obscurantismes.

À l'origine du film, un drame peu médiatisé : la lapidation sur la place publique d'un couple illégitime survenue dans un village malien. D'où le désir du cinéaste de prendre acte et de construire une parole autour de cette tragédie humaine qu'il inscrit ici dans un contexte plus large, puisque dans ***Timbuktu***, c'est toute une ville qui tombe soudain sous la coupe féroce d'un groupe de djihadistes. D'emblée, la fiction affiche ses couleurs avec une double séquence qui situe les enjeux du film. On y voit d'abord une gazelle pourchassée dans la savane, symbole d'une liberté menacée par une police islamique qui entend faire régner son ordre moral régi par une interprétation rétrograde du Coran. Puis, des statues en bois sont prises pour cibles et détruites, vestiges d'un patrimoine artistique africain assimilé par les tenants du djihad à des objets relevant de l'idolâtrie. À l'heure de la guerre des images où de nombreux documents nous montrent l'islam radical s'opposer à la valeur même de la vie, on ne saurait être plus en phase avec la barbarie du temps présent. L'espace d'un bref prologue éloquent, Abderrahmane Sissako rappelle le caractère sacré de l'art et de la vie face aux forces de la régression.

Depuis ses débuts, l'œuvre du réalisateur est marquée par l'exil. Chacune des fictions tiendra de la quête des origines pour cet artiste nomade écartelé entre l'ex-URSS où il a étudié le cinéma, la France et un continent africain qu'il chérit dans sa diversité. ***La vie sur terre*** sera tourné au Mali dans le village du père ; ***En attendant le bonheur***[1], à Nouadhibou, village de pêcheurs mauritanien par où transitent les migrants, mais aussi lieu de mémoire associé à l'adolescence et à la mère. Puis, ce sera le remarquable ***Bamako*** où le procès des institutions financières internationales sera mis en scène dans la cour même de l'ancienne demeure familiale. Aujourd'hui, pour son plus récent film, Sissako investit Oualata, au sud de la Mauritanie, ancienne rivale de Tombouctou sur la route des caravanes et terre d'origine des ancêtres. C'est dire que le parcours du cinéaste est lié à une histoire personnelle éclatée, à une foule de lieux transitoires où les multiples appartenances prennent racine et alimentent l'œuvre humaniste de celui pour qui un film « s'écrit toujours dans le regard de l'autre. » Dans ***Timbuktu***, ce n'est donc pas un hasard si le couple de Touaregs et leur fille vivent dans le désert en marge de la ville. Ces dunes sont celles des ancêtres retrouvés, mais aussi le lieu fantasmé d'une cellule familiale idéalisée, le havre paisible d'un paradis de l'enfance à jamais perdu sur lequel le destin s'apprête à fondre comme dans les plus sombres mélodrames. Bientôt, toute la beauté du monde sera anéantie et même les oiseaux en auront du chagrin[2].

Habilement, le film entremêle deux récits : la prise en otage d'une ville entière, brusquement frappée de tous les interdits, et le quotidien d'une famille touareg vivant de ses troupeaux, qui voit le long fleuve tranquille de son existence basculer le jour où Kidane tue Amadou, un voisin pêcheur. La justice des hommes, aussi indignes soient-ils, suivra son cours. Par une succession de tableaux servie par un montage indolent comme le passage des jours, Sissako dépeint la privation soudaine des libertés (cigarette, musique, sports) et l'imposition d'un code de vie aussi rigoureux que répressif (restrictions vestimentaires pour les femmes, mariages arrangés, condamnation de l'adultère, tribunaux religieux improvisés). Il montre aussi avec humour et gravité une jeunesse en partie occidentalisée, sans repères, et manipulable

dans une Afrique en pleine mutation. Mais à ce vent sinistre qui va déferler sur la ville millénaire, berceau d'un savoir ancestral, le cinéaste oppose dès les premières scènes la parole de l'imam qui reproche aux intrus d'avoir investi la mosquée en armes, renvoyant par la même occasion ces adeptes d'un islam dévoyé au seul djihad digne de mention à ses yeux, celui d'un épanouissement intérieur, acquis dans l'amour de Dieu.

Prolongeant cette séquence fondatrice, le film n'aura alors de cesse de mettre en place une structure de résistance où, à chaque acte de barbarie (flagellation, lapidation), l'art sera sollicité (chant, danse) pour mettre à mal le discours intransigeant de ceux qui détournent la parole sacrée. Cette célébration de la résistance qui passe souvent par les femmes, le cinéaste la décline selon plusieurs registres à la faveur desquels la beauté et la poésie tentent d'avoir raison de l'absurde ou du grotesque des situations, comme dans la scène réjouissante où un match de football entre jeunes se joue sans ballon à la barbe même des nouveaux maîtres des lieux. Bien sûr, aussi fertile soit-elle, l'imagination a ses limites face aux atrocités et la séquence de lapidation nous laisse d'autant plus dans l'effroi que tout alentour appelle au calme et à la volupté. Pour contrer les images de propagande sur le Net, le cinéaste se refuse alors au spectaculaire et à la préséance des affects, permettant ainsi au spectateur d'intérioriser le drame. Le constat face à l'horreur n'en est pas moins implacable même si, ailleurs, au fil de situations cocasses, le film revendique une franche volonté de ne pas diaboliser l'autre, car cet autre reste notre semblable, celui par qui le pire comme le meilleur peut toujours arriver. À preuve – et on notera la puissance du symbole – cette séquence chargée d'une sourde ambiguïté où Abdelkrim refoule son désir envers la femme du Touareg en tirant sur un buisson de feuillus lové au cœur des dunes tel un sexe féminin offert au vent de l'éternité.

Le pire cristallisera à la jonction des deux récits, là où le berger touareg se retrouvera à devoir affronter la justice des nouveaux maîtres. Après la scène du meurtre que Sissako filme comme un mauvais coup de fortune alors que, dans le soleil couchant, la caméra prend soudain de la distance pour faire ressentir en plan large l'ampleur du désastre à venir, le film se resserre autour du drame d'une famille bientôt disloquée. Avec une infinie douceur, le cinéaste fait de son personnage une figure morale qui, au-delà de son geste accidentel ou non, reste jusqu'au bout animée d'une haute idée de la dignité humaine. On retrouve ici comme les codes d'un mélodrame étouffé, délesté de tout effet d'exacerbation où l'innocence frappée par le destin se heurte à l'injustice absolue. Poignante par son surgissement brutal, la scène de l'exécution verra Kidane et sa femme bientôt réunis dans la mort. Mort annoncée dès le départ du berger vers le fleuve, alors que Satima l'observe s'éloignant à travers l'étoffe transparente de leur tente qui fait alors écran à notre regard. Le voile funeste du destin vient de descendre d'un coup sur le monde, en obscurcissant soudain l'éclatante beauté.

Cette beauté du monde porte pourtant tout le film. Elle est de chaque plan, non pas par souci d'esthétisation, mais pour dire l'harmonie et la fragilité de ce qui est. Face au chaos qui menace, face au morcellement des croyances dans une Afrique mondialisée, le cinéma appelle ici au dialogue, tel le fleuve qui irrigue les terres pour le bien commun de tous. Si la vie ne tient qu'à un fil comme le filet du pêcheur Amadou, elle n'en demeure pas moins sacrée envers et contre tout. Pour boucler son récit, Sissako associe la course finale de la fillette touareg désormais orpheline à la fuite de la gazelle poursuivie jusqu'à l'épuisement en ouverture du film. Toya court vers nous, sa respiration envahit l'écran et nous submerge avant le générique de fin. Il y a là, bien sûr, comme un cri d'alarme, mais la beauté est de l'ordre de l'invincible et son empreinte lumineuse ne peut que rester durablement inscrite en nous. Il ne fait aucun doute pour le cinéaste que, malgré le champ de ruines qu'il laisse derrière lui, le film continuera sa vie vers d'autres rivages plus apaisés. 24

1. Louve d'or 2002 au Festival du Nouveau Cinéma de Montréal.
2. *Le chagrin des oiseaux* est l'autre titre envisagé pour ***Timbuktu***.

Voir aussi sur notre site :
– Entrevue avec Abderrahmane Sissako, Helen Faradji. Namur, 9 octobre 2014.
– Texte de Philippe Gajan, Cannes 2014 – Jour 2.
– Critique d'Helen Faradji, 12 février 2015.